



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume X.

Montréal (Bas-Canada), Mars et Avril, 1866.

Nos. 3 et 4.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie: Le Berger, J. Autran.—BEAUX-ARTS: L'Architecture en Canada. II. Les Églises—Notre-Dame, St. Patrice et le Gesù, à Montréal.—ROMANS: Le Soleil et la Lune, Arthur Maugin.—Histoire du Canada: Journal du Siège de 1760, tenu par M. Paquet, (suite et fin).—ÉDUCATION: Exercices d'Institution et de Langage—Enseignement simultané, Baron de Guimpé.—Exercices pour les Éléves des Écoles: Exercices de Grammaire.—Avis Officiels: Bureaux d'Examineurs.—Nominations de Municipalité.—Diplôme octroyé par l'École Normale Jacques-Cartier.—Diplôme octroyé aux Bureaux d'Examineurs.—Instituteur Discombé.—PARTIE ÉDUCATIVE: Extraits des Rapports de MM. les Inspecteurs d'Écoles.—Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus récentes: Canada, États-Unis, France.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVEAUX OFFICERS: Tableau de la Distribution de la Subvention de l'Éducation Supérieure, pour l'année 1866.—GRACIAS: Notre-Dame de Montréal.—St. Patrice.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE BERGER.

Le troupeau tout le jour, sur ce mont solitaire,
Rouge l'épais gazon qui pousse à fleur de terre:
Au penchant des ravins, pâturage escarpé,
De mouvante lumière et d'ombre entrecoupé,
Où le ruissellement de la neige voisine
Renouvelle sans cesse un tapis d'herbe fine.
Le printemps n'y paraît qu'en juin, son plus beau mois.
Là, remontent alors, s'y pressant à la fois,
Cent convives divers qu'à sa riche manelle
La féconde nourrice accueille péle-mêle.

C'est l'agile chevreau, c'est le bœuf aux pieds lourds
Qui, sans bruit, va foulant le flexible velours,
Et dont les blancs naseaux, levés par intervalle,
Jettent leur tête souflée en brouillard qui s'exhale.
C'est la brebis, l'ânesse et les ânonns joueurs
Qu'une étrange gaieté visite par leurs.
C'est quelque vache enfin, volontiers isolée,
Dont tinte à chaque pas la clochette félée.

Quand un homme perdu monte là par hasard,
La bête le regarde avec son doux regard,
Et, sans autre souci du passant, continue
À ronger lentement l'herbe courte et menue.
De tous ces commensaux ruminants et broutants
On entend le bruit sourd, et puis, de temps en temps,
À l'écart, sur les bords de la lande déserte,
Les aboiements du chien qui pousse un cri d'alerte.

Un antique rideau de frênes chevelus
Ombre ce gazon qui s'incline en talus,
Et le pied de ces bois, fendant la terre noire,
Tempo dans une eau vive où les bêtes vont boire.

Rien de plus: le troupeau, les frênes, le torrent.
Enfin, sur ces hauteurs, un jour si transparent,
Un air pur, si semblable au cristal d'une glace,
Que, si vous regardez aux confins de l'espace,
Vos yeux distingueront dans le dernier lointain
La neige du mont Blanc, toute rose au matin!

O désert, te voilà! Solitude sacrée,
Livre-toi tout entière à mon âme altérée.
Per mets que sur tes fleurs, à pas silencieux,
Je marche en liberté, seul en face des cieux.
Au bruit de tes ruisseaux et de tes avalanches,
Laisse-moi respirer tes lis et tes pervenches;
Et, durant tout un jour, de ton oubli profond
Couvrir l'homme et la terre et le vain bruit qu'ils font!

Un homme est là, pourtant, qui près de moi respire;
Un homme est là, que dis-je? un roi dans son empire,
Celui qui sous sa loi, sans quitter son repos,
Tient de l'aurore au soir ces paisibles troupeaux.
Il est jeune et robuste, il a vingt ans peut-être,
Or, la chèvre et le bœuf passant le jour à paître,
Que faire pour tromper de sauvages ennuis?
Il fera de son mieux: la racine d'un buis
Avec choix fut cueillie, et ce bois qu'il découpe
Deviendra sous ses doigts une tasse, une coupe!
Il est à ce travail, du cœur et de la main.
—Ici seront des fleurs, dit-il, rose et jasmin.
Là, des chevreaux dormants que veille un chien fidèle.—
Les chevreaux et le chien restent loin du modèle;
L'inhabile ciseau s'égaro mainte fois:
Saluons-la, pourtant, cette coupe de bois!
Si l'ouvrage est informe et si l'outil fut gauche,
Qu'importe? vénérons cette grossière ébranche,
De tout chef-d'œuvre humain c'est le commencement.
Tout débute ici-bas par un tâtonnement,
Et chacun des grands arts qu'on adore sur terre
A pour humble inventeur ce berger solitaire!
D'autres, pour moissonner, se lèveront plus tard;
Lui creuse le sillon, il inaugure l'art,
Il s'inspire de toi, solitude féconde!
Et, dans un jeu naïf, parfois il crée un monde,
Faut-il étudier, d'un œil novice encor,
Les cieux, la vaste nuit pleine d'étoiles d'or?
Du fond de vos déserts, pères de la Chaldée,
C'est par vous qui, tout d'abord, sans règle et sans compas,
C'est vous qui, tout d'abord, sans règle et sans compas,
Des constellations mesurez chaque pas,
Et qui, sur l'horizon les voyant resplendir,
À chacun des soleils donnez un nom champêtre.
Poésie, art divin, quel fut ton inventeur?
Qui chanta le premier, si ce n'est un pasteur?
Lequel fit avant tous, artiste qui s'ignore,
D'un simple roseau vide un instrument sonore,